

1.

Compte rendu de Martin Detaille sur les événements de la *Vigna Marziali*

La voix de Marcello résonne à mes oreilles, peut-être parce qu'après des années de séparation, j'ai rencontré une vieille connaissance qui a joué un rôle dans son étrange histoire. Je meurs d'envie de la raconter, c'est pourquoi j'ai demandé l'aide de monsieur Sutton. Il a pris bonne note des circonstances, à l'époque, et désire joindre sa contribution à la mienne, afin que nul n'oublie Marcello.

*

7

Un beau jour de printemps, il fit irruption dans mon petit studio, parmi les lauriers et les vertes allées de la Villa Médicis¹.

– Venez, *mon enfant*², ordonna-t-il. Laissez vos taches de couleur !

Non sans impertinence, il m’arracha la palette des mains.

– Un cab nous attend au dehors, et nous allons me chercher un ermitage.

Tout en bavardant, il nettoyait mes brosses – je m’en sentis le cœur soulagé, car je détestais accomplir cette besogne moi-même. Puis il s’empara de ma veste de velours et décrocha mon vénérable manteau qui pendait à un clou du mur. Je me laissai habiller comme un enfant. Nous cédions tous à ses volontés, et il le savait. Un moment plus tard, nous voilà dans le

1 Villa romaine sur le mont Pincio. Après son achat par Bonaparte, en 1801, l’académie de France à Rome s’y installa. Les artistes lauréats du « Prix de Rome » y séjournaient trois ans. Parmi les grands noms, figurent Bizet, Berlioz, Gounod, Ingres, Massenet, Debussy (qui se plaignit amèrement de la nourriture), Florent Schmitt, Antoine Wiertz et Samuel Barber. Depuis la suppression du prix par André Malraux (1968), une commission spéciale sélectionne les artistes (N.d.T.).

2 En français dans le texte original – comme tous les mots français et italiens imprimés en italique.



cab qui prenait la Via Sistina en direction de la Porta San Giovanni où il désirait se rendre. Il avait donné des ordres en conséquence.

*



Je dois raconter mon histoire dans la mesure de mes moyens : bien que mes camarades (qui n’y connaissent pas grand-chose) jurent que je manie un excellent anglais, parler n’est pas écrire. Monsieur Sutton m’a quand même demandé d’utiliser cette langue : il a tellement oublié la mienne qu’il ne s’y fie plus. En échange, il a promis de corriger mes fautes pour éviter tout ridicule dans ma narration – les gens ne doivent pas rire quand ils liront l’aventure de Marcello. J’ai objecté que je voulais écrire cette histoire pour mes compatriotes, non pour les siens, mais il a rétorqué que Marcello comptait bon nombre d’amis anglais, toujours en vie, et que l’Anglais n’oublie pas aussi vite que nous. Il me parut inutile de discuter avec lui, car l’Anglais ne cède jamais, contrairement à nous, de sorte que je consentis à son désir. Je crois, au demeurant, qu’il me cachait sa véritable raison, mais passons là-dessus. Je traduirai mon récit dans ma



9

propre langue, pour mes propres amis. Vos phrases anglaises me paraissent toujours marcher comme des crabes, regarder derrière un coin ou se tenir sur la tête; en outre, elles me semblent avoir autant de petites queues qu'un cerf-volant. J'essaierai donc d'oublier ma langue à moi, mais monsieur Sutton devra me pardonner si j'y reviens quelquefois. Qu'il n'y voie aucune offense!

À présent que j'ai parlé des circonstances extérieures à ma narration, je reviens à celle-ci. Dès que nous eûmes franchi la Porta San Giovanni, le cocher avança d'une allure qu'il rendit la plus lente possible³ – mais Marcello ne présentait aucun sens pratique. Comment le pourrait-il, avec un opéra dans la tête? Nous continuâmes donc à traîner alors qu'il regardait devant lui sans rien voir. Finalement, quand nous eûmes atteint cette partie de la campagne où abondaient villas et vignobles, il se mit à observer autour de lui. Vous savez à quoi ressemble le paysage, ici: des grilles de fer avec des noms ou des initiales rouillées et, au-delà, des sentiers droits bordés de roses et de lavandes, menant chacun à une petite

3 Au 19^e siècle, à Rome, les fiacres se faisaient payer à l'heure, non à la course (N.d.T).



maison abandonnée qui donne sur une vaste étendue déserte, piquetée d'arbres avec, au fond, la campagne romaine – des endroits assez solitaires pour se faire assassiner sans que personne entende vos cris. Nous nous arrê tâmes devant plusieurs de ces grilles, et Marcello observait de tous ses yeux. Pourtant, aucun endroit ne lui convenait. Il ne doutait pas pouvoir obtenir ce qu'il désirait exactement, mais ne trouvait rien. À intervalle régulier, il se ruait hors de la voiture, se précipitait à la grille et revenait en grommelant : « La forme de ces fenêtres troublerait mon inspiration » ou : « À cause de cette peinture jaune, je rate-rais mon duo du deuxième acte ». Parfois, la maison lui plaisait assez, mais des soucis poussaient le long du chemin, et il les détestait. Nous continuâmes de la sorte jusqu'à ce que j'eusse senti qu'il ne pourrait plus trouver quelque nouvelle cause de refus. En fin de compte, une villa eut l'heur de lui plaire, encore qu'elle me parût terriblement solitaire et que j'eusse trouvé agaçant de vivre si loin du monde avec pour seule compagnie des oliviers mélancoliques et des chênes verts – des ilex, si vous préférez.

– C'est ici que je vais vivre et que je deviendrai cé-
lèbre, décréta-t-il en tirant une chaîne qui fit résonner

une grosse cloche. Nous attendîmes, puis il tira de nouveau, avec plus d'impatience, cette fois – en tapant du pied par terre.

– Personne ne vit ici, *mon vieux* ! Venez, il se fait tard, et ces lieux sont humides. Vous savez que, pour une voix de ténor, l'humidité...

Battant davantage la semelle, il m'interrompit grossièrement :

– Pourquoi diable avoir pris un ténor pour ami ? Vous n'êtes qu'un sot ! Une basse aurait mieux convenu : rien ne l'attaque. Mais il n'y a pas de basse – et vous vous prétendez mon ami ! Rentrez sans moi !

À pied ? Comment le pouvais-je, si loin de la ville ?

– Allez chanter vos chansons d'amour sucrées à vos maigrelettes Anglaises ! Elles vous récompenseront avec une tasse de leur abominable thé, et vous vous croirez au paradis. Moi, je viens de trouver le mien et je resterai ici jusqu'à ce qu'un ange vienne m'ouvrir.

Il était maussade, entêté – et c'est dans ces moments-là que nous l'aimions le plus. J'attendis donc avec lui et chantai quelques notes pour empêcher mes cordes vocales de se raidir dans cette atmosphère moite.

– Taisez-vous ! Arrêtez ! s'écria-t-il. Je n'entendrais personne arriver.



Et quelqu'un arriva, en fin de compte, une sorte de concierge à mine patibulaire – un *guardiano*, comme on les appelle ici. Il nous regarda comme il aurait observé deux fous. L'un de nous deux l'était à coup sûr, et ce n'était pas moi. Marcello parlait un excellent italien, avec un bel accent français, je dois le reconnaître, mais l'homme le comprit on ne peut mieux, en particulier quand mon ami sortit sa bourse de sa veste. Je l'entendis prononcer plusieurs raisons persuasives, en un seul souffle, puis le vis glisser une pièce d'or dans la main calleuse du *guardiano*. Celui-ci haussa les épaules avec résignation, et tous deux se dirigèrent vers la maison. Avant de me quitter, Marcello me jeta, par-dessus l'épaule :

– Rentrez avec le cab ou vous arriverez trop tard pour votre horrible petite fête anglaise ! Moi, je passe la nuit ici. *Ma foi!*

Je profitai de sa permission et le laissai à son humilité : une voix de ténor se révèle aussi tyrannique qu'une femme jalouse. D'ailleurs, j'étais furieux – et je riais tout de même. Marcello possédait un tempérament d'artiste, se montrait tour à tour absurde, sublime, très irritable (mais jamais longtemps), et nous sentions que, si nous lui ressemblions, nos peintures



y gagneraient de la valeur. J'étais à peine arrivé à l'enceinte de la ville que mon humeur s'était assagie, et je me reprochai d'avoir laissé notre musicien dans cet endroit solitaire avec, dans les poches, une importante somme d'argent (car il n'était pas pauvre). Le sombre *guardiano* résisterait-il à pareille tentation et n'irait-il pas jusqu'à assassiner mon ami ? Rien de plus aisé que de le tuer pendant son sommeil et de l'enterrer sous les oliviers ou dans quelque crypte de catacombes oubliées, si fréquentes dans la campagne romaine. On en trouverait par centaines, des endroits où dissimuler un cadavre. Je me tournai vers le cocher et lui intimai l'ordre de faire demi-tour, mais il secoua la tête et grommela quelque chose où je crus comprendre qu'il devait se trouver Piazza San Pietro à vingt heures précises. Comme s'il avait compris son maître, dont il était sans doute le complice, le cheval se mit à boitiller. Que pouvais-je faire d'autre ? C'était un coup du destin, et je me laissai donc reconduire à la Villa Médicis où je dus déboursier une coquette somme pour cette folle expédition. Puis le cab s'éloigna à vive allure – et le cheval ne boitait plus le moins du monde. Je ressentis un étrange sentiment d'étonnement quand je me remémorai cet étrange après-midi.